



LA PAGE D'HISTOIRE
DE JEAN SÉVILLIA

COLBERT, PIÈCE D'UN ORDRE POLITIQUE

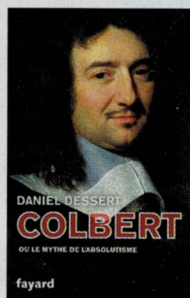
Montrer la place centrale de Colbert dans la vie économique de la France tout en minimisant le rôle de Louis XIV revient à fausser la perspective.

Devenu un des principaux ministres de Louis XIV après la chute de Fouquet, qu'il avait contribué à faire tomber, Jean-Baptiste Colbert aura la haute main sur la vie économique de la France de 1665 à 1683, date de sa mort. Promoteur d'un mercantilisme dirigiste appuyé par des fabriques et monopoies d'Etat, ce grand commis sera érigé, a posteriori, au rang de mythe, le très républicain Lavisso voyant en lui le précurseur de la bourgeoisie qui a fait la fortune de la France au XIX^e siècle. L'image d'Epinal du ministre bourreau de travail et paragon de vertu, mû par le seul souci de l'intérêt commun, avait été malmenée, il y a quelques années, par Daniel Dessert, un spécialiste de la finance sous l'Ancien Régime, dans un livre à charge (*Le Royaume de monsieur Colbert*, Perrin, 2007). S'il est nécessaire, en histoire, de montrer l'écart entre le mythe et la réalité, la déconstruction des clichés ne doit pas non plus fausser les perspectives, ce qui est le cas de son nouveau livre.

Analysant le système fiscal et financier du siècle de Louis XIV, il replace Colbert dans une triade incluant Richelieu et Mazarin, en rappelant que l'enrichissement personnel

était coutumier à une époque où les ministres faisaient profiter leurs clans familiaux de leurs faveurs. L'auteur décrit une « première ébauche de la technostructure » en la personne des intendants, officiers et financiers qui faisaient rentrer de l'argent dans les caisses de l'Etat, et dans leurs coffres. C'étaient eux, selon Daniel Dessert, qui assuraient en réalité le fonctionnement de l'absolutisme. Et Louis XIV ? « Sans eux, il n'est rien », poursuit l'historien. Certes il incarne l'Etat, mais d'autres exercent l'autorité véritable. » Une telle conclusion, parachevant un raisonnement fondé sur des paramètres économiques, réduit le roi à une marionnette paradant à Versailles pendant que l'essentiel se joue ailleurs. Colbert a pourtant remporté des succès, de la remise en ordre des finances aux grands chantiers royaux en passant par la reconstruction de la marine et l'aménagement des ports ou le mécénat artistique, sur lesquels l'impétueux historien est bien discret. Il reste que ces succès ont été obtenus à l'intérieur d'un ordre politique voulu par Louis XIV, ordre dont les blocages emporteront sans doute la monarchie un siècle plus tard, mais dont l'apogée a écrit une page glorieuse de notre histoire.

Colbert ou le Mythe de l'absolutisme, de Daniel Dessert, Fayard, 320 p., 22 €.



ESSAI

PILOTES DE GUERRE

★★★ LE SIÈCLE DES AS, de Pierre Razoux, Perrin, 464 p., 25 €.

Tout un chapelet de noms prestigieux s'égrène au fil des pages. Des Français, des Allemands, des Russes ou des Américains, mais aussi des Israéliens, des Chinois ou des Iraniens. Leur point commun ? Ce sont des as de l'aviation de guerre. Non pas seulement des pilotes adroits ou téméraires mais des combattants aux cinq victoires homologuées. Le premier dans l'Histoire fut un Français, Adolphe Pégoud, mort au combat en 1915. L'as des as reste – et restera certainement – l'Allemand Erich Hartmann (352 victoires pendant la Seconde Guerre mondiale). On trouve ces renseignements et des



centaines d'autres dans ce livre, qui se révèle aussi

impressionnant par l'érudition de son auteur que par sa masse d'informations. Tout y est : des exploits aux analyses sans oublier les « produits dérivés » (cinéma, littérature, BD, jeux vidéo...) qui entretiennent le « mythe ». Aujourd'hui, même si l'élément humain reste déterminant, la raréfaction des combats aériens et la prééminence technologique conduisent inévitablement à l'extinction des seigneurs du ciel. Raison de plus pour se précipiter sur ce monument à leur gloire.

Philippe Maxence

RÉÉDITION

DERRIÈRE LA PORTE DES ENFERS COMMUNISTES

★★★ LA TERREUR ROUGE EN RUSSIE (1918-1924), de Sergueï Melgounov, Syrtes, « Poche », 400 p., 22 €.

On ne savait pas. » Pendant des décennies, la ligne de défense des communistes refusant de voir l'URSS autrement que comme un paradis consistait à plaider l'ignorance du système totalitaire et concentrationnaire soviétique. Des témoignages sur celui-ci, il y en eut pourtant dès le début des années 1920, avant même la mort de « saint Lénine » et l'installation au Kremlin du « monstre Staline » ! Celui de Sergueï Melgounov, édifiant, est publié à Berlin dès 1923. Observateur intéressé mais passif de la révolution de 1905, socialiste mais patriote, il dénonce dès la



guerre civile russe les atrocités commises par les

bolcheviks dont il comprend qu'elles sont au fond le ciment de leur pouvoir. Avant de s'exiler en France après son expulsion, il compile les mots (écrits ou dits) de bourreaux et de victimes de la « terreur rouge » pour en informer le monde occidental. Et l'en prévenir. « Melgounov mérite d'être lu pour avoir lancé une protestation morale et une mise en garde intellectuelle inséparables l'une de l'autre, valables aujourd'hui comme hier », souligne Georges Sokoloff dans sa lumineuse préface.

Jean-Christophe Buisson

